

Michel Jullien, *L'île aux troncs* (Verdier).

## Une prose souveraine pour narrer des vies amputées

Cent-vingt-cinq pages de prose magnifique pour un singulier roman « russe » (« soviéto-russe » plus exactement). Cent-vingt-cinq (125) pages suffisantes, en cet automne, pour contrer la nausée que peut susciter la « rentrée littéraire », avec sa marée de « coups de cœur » aussi prévisibles que dopés au marketing.

Son sujet, Michel Jullien le puise dans un angle mort de la grande histoire (celle d'une Seconde Guerre mondiale qui a fait plus de vingt millions de morts en Union Soviétique). Revenus mutilés de la « Grande Guerre Patriotique » (comme on dit toujours en Russie), culs-de-jatte pour beaucoup, bien vite déçus et délaissés quoique archi-médailleurs, très vite réduits à la mendicité, jurant dans un paysage soviétique d'après-guerre que la propagande aurait voulu plus idyllique, ils furent quelques centaines de « samovars » (le sobriquet en russe de ces hommes-troncs) à être chassés de Moscou ou de Leningrad pour se voir relégués, à partir de 1950, dans un monastère « désaffecté, préservé des bousillages soviétiques », sis à Valaam, petite île de l'immense lac Ladoga, à bonne distance du « continent » (quoique seulement deux cents kilomètres de Leningrad).

Deux personnages à la Beckett, entre tragique et picaresque, « intouchables » et pochetrans, sont les héros du récit de Michel Jullien, binôme façon Vladimir et Estragon. Parce que « nanti d'anatomie », l'un est un véritable cas parmi le peuple des hommes-troncs : Konstantin Leonid Tchoubine (Kotik) possède en effet « une guibole singleton » (une exclusivité dans l'île) ; mais en même temps il est manchot, ce qui fait de lui « l'esquisse d'une mante religieuse coupée dans la longueur ». Son compère, Piotr Antonov Sniezinsky n'est qu'un « samovar des plus ordinaires » reposant « sur le kouglof de ses moignons » après qu'en 1942 ses deux membres inférieurs ont été sectionnés net par de « l'acier soviétique », celui d'un hauban de pont s'écroulant lors d'un bombardement. Les réunit, outre qu'ils en viennent vite à partager la même cellule au monastère (« Oh les beaux jours ! »), le culte éperdu qu'ils rendent tous deux à une héroïne de l'aviation soviétique, une Natalia qui « seule les comprenait ». Bien réelle pour le coup, Natalia Fiodorovna Mekline (1922-2005) est célèbre dans toute l'Union Soviétique pour ses 980 sorties à bord d'un antique Polikarpov U2, vieux biplan en toile et contreplaqué, engin dévolu d'abord à l'épandage des champs de maïs dont les bombardements en rase-motte ont très vite terrorisé les troupes nazies. De leur idole, les deux comparses possèdent une image, un portrait découpé dans un journal, qu'ils déplient sur les trottoirs quand ils font à Moscou l'aumône, l'étalant sur une veste avec « quatre petits cailloux aux angles pour ne pas qu'elle s'envole ». Entre deux « offices », Piotr garde l'icône « serrée bien plus fort que le dossier de leur pension » sous l'une ou l'autre de ses aisselles ainsi promue coin aux icônes.

Plutôt que le récit d'une aventure, l'aventure d'un récit (d'une écriture), prônait-on au temps du Nouveau roman. Se soutenant parfaitement l'un l'autre, on trouvera les deux, conjoints, dans *L'île aux troncs*. – Récit d'une aventure : celui, picaresque, qui voit les deux comparses, ayant décidé d'aller visiter leur idole en sa ville natale de Loubny, à quelques mille huit cents kilomètres de distance, en Ukraine, s'entraîner, sur le lac pris par les glaces, à bord de l'engin baroque qu'ils ont bricolé, un fauteuil muni de patins et devenu traîneau : « on aurait dit une télègue, menée par un uhlan, un picador à ses trouses, deux jojos ». Avant cette équipée avortée, on aura pu voir nos deux compères s'exercer à la « nage à sec », avec le projet de quitter Valaam en plein été. D'autres épisodes, tous marqués par un sens très beckettien de l'absurde, émaillent le récit.

L'odyssée hivernale cependant, sans même avoir pu commencer pour de bon, capote. Lors d'un premier test (« la première répétition de leur traversée »), les deux aventuriers très vite s'encalminent au bord du lac, perdus dans l'adoration de leur idole (ils lui ont ménagé un genre d'autel au creux d'un arbre) en même temps que noyés dans beaucoup de vodka en guise d'anti-gel. Au terme d'une pitoyable errance, les deux « loquedus » finissent par retrouver le campement, au moment même où l'on annonce à la radio, dans la nuit du 5 au 6 mars 1953, qu'a cessé de battre le cœur du « "meilleur ami de tous les soldats", *Khozain* », le « guide génial », Staline *himself*. S'en suit un récit proprement hallucinatoire où l'on voit, dans le monastère anormalement éclairé comme en plein jour, affluer vers le poste à galène la colonie toute entière des amputés saisie par « quelque chose comme un effroi collectif » : « qu'est-ce qu'on va devenir ? »

Un vrai récit donc, mais aussi bien l'aventure d'un récit, l'incessante jubilation d'une langue singulière, sans cesse portée à son efflorescence optimale pour donner à mieux voir le tragique et l'absurde d'une humaine condition toujours en manque au regard du grand rêve d'impossible Arcadie qui la hante.

Dans le théâtre de Beckett, les personnages qui incarnent cette condition gardent quelque chose d'archétypal, à l'instar de Winnie, la femme ensablée jusqu'à mi-corps d'*Oh les beaux jours*. Les amputés et « samovars » du roman de Michel Jullien sont eux ancrés dans une situation historique bien précise, indissociables d'un contexte et d'un monde exactement datés et situés.

Bien que ne relevant aucunement de cette littérature documentaire aujourd'hui très à la mode, le récit frappe par un sens aigu du détail, une « ivresse de la rétine » appelant à la fois cette « surexactitude » du lexique chère à Cingria et la netteté d'une phrase au dessin et rythme toujours inventifs, afin de mieux cerner la singularité de la sensation. Au total, un réalisme cru digne des *Mendiants*, ce tableau de Breughel évoqué par l'auteur en passant. Aucun pathos cependant; nul apitoiement, nul dolorisme. Une constante drôlerie picaresque au contraire. Et si réalisme il y a, ce n'est pas en vertu d'une simple fidélité représentative assise sur le document ou le témoignage (encore que le récit de Michel Jullien soit de toute évidence nourri de tout ce qui puisse se lire ou se voir sur son sujet), mais en raison de la capacité qu'a l'écriture de l'auteur à installer un paysage de langue jamais factice, un monde verbal d'une consistance égale à celle de ce réel duquel Lacan aimait à dire qu'il s'avère de ce que l'on s'y cogne. Affaire de langage dont témoigne par exemple l'emploi judicieux que fait l'auteur, sans jamais tomber dans l'exotisme décoratif, d'expressions russes (jusqu'à citer un mot en cyrillique). Affaire de phrase, de conduite de la phrase, où la prose souverainement s'empare, comme chez Flaubert, des pouvoirs du poème.

Rendant compte de *Denise au Ventoux*, le précédent roman de l'auteur, Daniel Morvan, soulignant la « virtuosité stylistique confondante » de l'auteur, parlait du livre comme d'une cime sublime. Cette *Île aux troncs* en est une autre, non moins magnifique.

Je dois dire pour ma part qu'il y a bien longtemps que je n'avais lu une prose d'une telle qualité, aussi dense qu'éblouissante, cent coudées au-dessus du tout-venant de la rentrée littéraire. – Peut-être bien depuis les *Vies minuscules* de Michon. Ce qui n'est pas peu dire.

Jean-Claude Pinson

Michel Jullien, *L'île aux troncs* (Verdier), 14 €.

